

XYZ. La revue de la nouvelle

Un thé chez Salinger Un kōan zen

Monique Dumont



Number 62, Summer 2000

Hommage à Sylvaine Tremblay

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4196ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dumont, M. (2000). Un thé chez Salinger : un kōan zen. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (62), 24–33.

Un thé chez Salinger (Un kôan zen)

Monique Dumont

D'après mes renseignements, il devait avoir autour de soixante-seize ans et vivait au New Hampshire. Seul ? Je le souhaitais, vaguement. Un matin de novembre pluvieux donc, j'arrive à la porte d'une maison isolée à flanc de colline, bois blanc, volets noirs, typique de la Nouvelle-Angleterre. Je sonne. Un homme grand, plutôt âgé, très distant, vient me répondre. Je lui expose l'objet de ma visite. Sans presque me regarder, il me dit, tout à fait inexpressif : « Suivez-moi. » Nous traversons le hall d'entrée, il ouvre une porte donnant sur la cour arrière, une terrasse dallée où trois individus sont assis autour d'une table. La lumière est aveuglante. Pourtant, quand je suis arrivée, il faisait gris et maussade. Je m'apprête à commenter cette extraordinaire volte-face du temps, lorsque mon guide me dit : « Ces personnes sont aussi venues voir monsieur Salinger. »

Il y a là deux hommes et une femme. Mon regard est tout de suite happé par les verres fumés en forme de cœurs bordés de paillettes roses qui ornent le visage de la dame. La lumière accentue le jaune de ses cheveux. Ils sont presque fluorescents. Mais très vite, c'est le ton de sa voix qui me saisit. La dame est imposante. Le doigt pointé vers un petit homme en face d'elle, les deux cœurs noirs qui lui couvrent les yeux dardés sur lui, elle déclare avec véhémence :

— Zoey, ce n'est pas de la fiction, c'est un sermon. Salinger s'est servi du personnage pour exposer ses théories plutôt brumeuses sur l'amour du prochain, la compassion, enfin tout le tralala, quoi ! Remarquez... je n'ai rien contre les nobles sentiments... mais quand même... Quand on pense que cet homme-là a vécu une bonne partie de sa vie terré, à fuir tout ce qui bouge sur deux pattes, on se dit...

Le petit homme tente poliment de l'interrompre d'un :

— Madame, reconnaissez tout de même qu'un homme a droit à sa vie privée.

— On se dit que ce ne sont pas les contradictions qui l'étouffent, achève-t-elle, sur une note péremptoire et définitive.

Le petit homme abandonne la partie en se tassant un peu plus dans sa chaise. L'autre, le plus jeune des trois, le crâne complètement rasé et visiblement mal à l'aise, repousse sa chaise d'un geste maladroit et se lève. Il semble vouloir s'absorber entièrement dans ses pas. Il longe avec une attention lente et concentrée la bordure de la terrasse dallée en regardant ses pieds. Personne ne fait attention à moi. Un étrange sentiment d'irréalité m'envahit. En levant les yeux, je vois que la lumière si aveuglante provient de gros projecteurs installés sur la corniche au-dessus de la terrasse. Je n'aperçois ni caméras ni techniciens, seulement ces projecteurs qui éclairent la scène d'une lumière violente et artificielle. J'en déduis que je suis sur un plateau de tournage. Ces gens sont probablement venus interviewer Salinger, me dis-je en moi-même, ils s'exercent en l'attendant. La dame m'apparaît capable d'exprimer des opinions fortes d'une façon aussi véhémentement en présence de Salinger qu'en son absence. Cette idée provoque chez moi un malaise indéfinissable.

Je croyais avoir fait le tour de toutes les éventualités, à commencer par celle où on me refusait l'entrée jusqu'à l'extrême opposée, l'improbable, celle où on me recevait les bras ouverts avec un cri du cœur : « Ah ! comme vous avez tardé à venir ! » Mais ça ? Tomber en pleine émission de télévision ? Inouï. Je suis trop absourdie pour me rendre compte de la bizarrerie de la situation qui confine à l'invraisemblance, c'est-à-dire à l'invraisemblable fait que Salinger ait accepté de donner une entrevue. Le doute demeure dans mon esprit. Que faire ? Incapable de partir, je verse dans la stupéfaction passive. Je m'apprête à m'asseoir en retrait des trois protagonistes, prête à assumer le rôle de spectatrice amicale qui semble m'être dévolu. Si je ne peux pas rencontrer le maître, du moins vais-je assister à son entrevue. Après tout, je ne suis qu'une lectrice, je n'ai qu'à bien jouer ce rôle-là. Comment ai-je pu rêver de rencontrer le maître d'égal à égal ? Stupide. Naïf. Cette rencontre, intime, privée et révélatrice, cette rencontre que je souhaitais, n'aura pas lieu. Voilà où j'en suis dans mes

considérations quand le portier de tout à l'heure subitement revient. Son arrivée me donne le sursaut nécessaire pour me sortir de la stupéfaction et je lui dis, avec l'impression d'être extraordinairement effrontée : « Il y a un malentendu, je ne suis pas venue pour l'émission de télévision. » Il me jette un curieux regard, pour la première fois depuis que je suis entrée j'ai l'impression que quelqu'un me regarde vraiment, cela me trouble. D'une voix très neutre, il me demande encore, comme si je ne lui avais pas expliqué tantôt : « Pourquoi êtes-vous venue ? » Je répète que je suis venue en espérant rencontrer monsieur Salinger, j'ajoute que je n'ai pas de rendez-vous, mais qu'il est un auteur que je lis beaucoup, que j'aime... L'homme a la politesse de ne pas me laisser m'empêtrer davantage et il me dit : « Suivez-moi. »

Je le suis jusqu'à une porte au fond d'un long couloir. Il ouvre la porte en se retirant pour me laisser passer. La chambre est sombre. Je devine, à l'odeur des cierges et à l'atmosphère de solennité, que l'homme étendu sur le lit est mort. « Celui-là a cessé d'écrire », me dit mon guide. Est-ce que je rêve ? Le cadavre et lui se ressemblent comme deux gouttes d'eau, lui, bien vivant, qui est à côté de moi. Quelque chose m'empêche de m'approcher du lit pour vérifier si le cadavre est réel. Je me dis qu'il est peut-être en cire, sans être frappée outre mesure par cette fantastique absurdité. Je suis entrée corps et âme dans une énigme vivante. Mes pensées sont devenues aussi étranges que les événements.

— Celui qui a cessé d'écrire a-t-il déjà écrit ? reprend-il d'une voix pensive, comme s'il se parlait à lui-même.

— Est-ce lui qui écrivait ?

Voilà tout ce que je réussis à dire, je suis dans la plus complète perplexité.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? demande-t-il.

— Je cherche celui qui écrivait, monsieur Salinger, l'auteur.

— Pourquoi mettez-vous le verbe à l'imparfait ?

— Il est mort, n'est-ce pas ? lui dis-je en désignant le cadavre.

— En effet, le cadavre est mort, répond-il, ironique.

Il me fait signe qu'il est temps de sortir de la chambre. Je m'exécute promptement, honteuse, comme si j'avais commis une

stupide gaucherie. Il referme la porte derrière moi et reste seul dans la chambre.



J'avais lu *Franny et Zooey* et j'aurais aimé faire partie de cette famille d'excentriques. Je m'étais trouvé un frère dans Zooey. J'aimais la façon intempestive qu'il avait de se lancer dans de grandes envolées oratoires puis de retomber sur ses pieds, honteux d'avoir perdu le contrôle, d'avoir blessé des gens peut-être. J'aimais qu'il soit sensible et intransigeant, qu'il fume des cigares à la chaîne et aussi qu'il soit très beau. J'aimais que l'auteur en ait fait quelqu'un d'extrêmement intelligent. Je voulais rencontrer l'auteur de *Zooey*. Lui dire tout ça et plus encore, que j'appréciais qu'il ait inventé une histoire dans laquelle les personnages se préoccupent de questions spirituelles, sans faire grenouille de bénitier. Parler de spiritualité en littérature sans tomber dans la confession, l'exhibition, le sentimentalisme ou la gentillesse sucrée, ça ne va pas de soi. J'aimais le ton de Salinger, un mélange de fraîcheur et d'ironie, et qu'il mette en scène des gens qui faisaient preuve de bonté, une bonté intelligente et, ça non plus, ça ne va pas de soi.

Je voulais rencontrer l'écrivain qui avait pensé des moyens habiles, *upaya*, la quintessence de la compassion dans le bouddhisme. Le coup de téléphone où Zooey imite la voix du frère aîné Buddy, l'écrivain attitré d'un pensionnat de jeunes filles, pour parler à sa sœur Franny, Zooey l'acteur qui utilise les moyens d'un acteur, les talents d'un acteur, l'imitation, pour aider sa sœur qui est dans une mauvaise passe. Un moyen habile d'acteur et un moyen habile d'écrivain. Zooey dit à sa sœur Franny, qui veut devenir actrice mais qui méprise un peu l'assistance remplie de snobs « bien nourris et bronzés » et ne sait pas pourquoi ou pour qui elle devrait jouer : « Quand j'étais petit, Seymour me disait de jouer pour la Grosse Dame. Joue pour la Grosse Dame, Franny. » J'aurais aimé entendre Zooey me dire, à moi : « Écris pour la Grosse Dame. » « Écoute, sœurette, ils sont

tous la Grosse Dame. Il n'y a personne dans ce théâtre qui ne soit la Grosse Dame. Il n'y a personne au monde qui ne soit la Grosse Dame. Et tu sais qui c'est, la Grosse Dame ? »



La Grosse Dame !... Tout s'éclaire ! Évidemment, la matrone aux cheveux jaunes et ses deux compères sont des journalistes, ou des spécialistes de l'œuvre de Salinger ! Ils sont venus commenter son décès et faire le point sur sa carrière. Une émission commémorative en quelque sorte. Chez lui ! Dans sa maison ! Quelle ironie ! Quelqu'un qu'ils n'ont jamais réussi à attraper de son vivant. « Le cadavre est mort », a dit le portier. La honte me revient instantanément au visage quand je pense à cet hurluberlu qui apparaît et disparaît comme un fantôme. Et la colère monte : « Espèce de face à claques ! » lui dis-je en mon for intérieur, pour rétablir l'équilibre des forces. Et poursuivant sur la même lancée, je m'imagine Salinger face à face avec cette matrone-là, bien présente en chair et en os dans sa maison, et ce qu'il pourrait bien inventer pour la fuir. Plutôt vorace, la grosse dame ! « T'en fais pas, Salinger, c'est pour elle aussi que tu écrivais », lui dis-je tout bas en riant sous cape. Un télégramme d'outre-tombe, signé Seymour ! Je me sens soulagée. Je reviens à la terrasse.

Le jeune homme au crâne rasé parle d'une voix basse et monocorde, il faut tendre l'oreille pour l'entendre. Il dit :

— Il n'est pas sans intérêt de noter que Salinger a donné à ses personnages le nom de Glass. Glass, ce peut être transparent comme du verre, comme une fenêtre, ce peut être un miroir aussi. Paradoxal, n'est-ce pas ? Ce qu'il faut se demander, c'est ce que les personnages de Salinger donnent à voir. Est-ce que l'auteur s'en est servi pour dépeindre les gens, tels qu'ils sont, comme à travers une fenêtre, ou sont-ils une réflexion de ses propres obsessions, comme dans un miroir ?

— Eh bien, je suis étonnée que vous posiez la question.

La dame a adouci le ton de sa voix pour parler au jeune homme. C'est clair qu'elle lui manifeste un certain respect.

— Ce sont ses propres obsessions, c'est évident, poursuit-elle. Où avez-vous déjà vu des personnages comme ceux-là ? Ils sont dénués de toute consistance psychologique. Ils ne sont pas plausibles...

Le petit vieux, en se raclant la gorge, ose une intervention :

— Si vous permettez, madame, je crois avoir déjà rencontré des gens encore plus bizarres dans la vie.

— Je n'en doute pas, lui rétorque la dame en lui jetant un regard en coin, la moue légèrement méprisante. Mais nous parlons de littérature, monsieur. Moi, je dis que, pour que ce soit de la littérature, de la grande littérature, les personnages doivent être plausibles. On doit pouvoir s'identifier à eux, se reconnaître en eux. Ils doivent refléter nos préoccupations.

Le petit vieux, courageux :

— Dans les circuits ésotériques, on apprend à ne pas se fier aux apparences...

La dame lui coupe carrément la parole et s'adresse au jeune homme :

— Je vais vous apparaître sévère, je connais votre admiration pour Salinger et je respecte votre compétence dans le domaine littéraire, mais je le dis quand même. Ses personnages, et la famille Glass en particulier, lui servent à faire du prêchi-prêcha.

— Je vous accorde, lui répond le jeune homme pâle à la voix monocorde, que Salinger avait de fortes préoccupations spirituelles, ce qu'il n'a jamais tenté de cacher d'ailleurs, et qu'il était fortement influencé par la pensée orientale en la matière. Je vous accorde aussi qu'il devait continuellement se questionner sur l'utilité de l'écriture...

— Tout à fait, mon cher, l'interrompt la grosse dame avec un large sourire en guise d'excuse, je vous suis tout à fait. Alors, allons donc droit au but et demandons-nous carrément : « Pourquoi a-t-il cessé d'écrire ? »

— Pardon, madame, précisons, il a cessé de publier.

Le petit vieux a haussé le ton.

— Je crois qu'il nous réserve une surprise, ajoute-t-il, presque hystérique.

— Vous avez lu ça dans votre boule de cristal?... réplique la dame, franchement insolente. C'est vrai que vous avez des connexions avec l'au-delà...

Le petit vieux n'a pas le temps de répondre car, au même moment, le portier fait son entrée avec un plateau chargé. Immédiatement, le silence se fait et les projecteurs qui éclairaient la scène d'une lumière si brutale s'éteignent. Très cérémonieusement, il se dirige vers la table où les trois personnes sont assises, dépose le plateau, et leur dit :

— Vous prendrez bien un peu de thé ?

Sans attendre la réponse, il commence à les servir.

Je me dis que je devrais profiter de l'intermède pour aller me rafraîchir avant que l'émission recommence. Le fracas d'une tasse qui se casse par terre me saisit... J'entends le petit homme bafouiller un « Je suis désolé, vraiment... ». Une énorme panique m'envahit... Mais je rêvais ! Je me croyais devant le téléviseur ! Ces gens-là sont bel et bien en chair et en os. Pourquoi est-ce qu'ils ne me regardent pas ? Suis-je transparente ? Parlez-moi, quelqu'un.

— Quelle heure est-il ?

J'ai hurlé ma question. Au diable les bonnes manières ! Je me lève d'un bond de ma chaise, je me dirige vers la table. Trois paires d'yeux me regardent, trois paires d'yeux agrandis par la frayeur. Je m'approche toujours, lentement maintenant, comme dans un mauvais rêve, comme si j'allais encore basculer dans un autre univers...

— Ce n'est pas très poli de votre part de venir vous asseoir ici sans avoir été invitée.

L'homme au crâne rasé m'a apostrophé d'une voix très rude. Je suis estomaquée, je le croyais plutôt timide. La dame me regarde, enfin c'est ce que je crois, elle se passe une main dans les cheveux et dit d'un ton songeur :

— Vous devriez aller vous coiffer. Vous êtes toute dépeignée.

— Je m'excuse, je ne savais pas que j'arriverais en pleine tragédie... Je veux dire : les circonstances sont tristes...

— Je prendrais bien du porto, me dit d'une voix forte et aiguë le petit homme.

— Mais je n'en vois pas.

— Il n'y en a pas, admet-il. C'est en effet très triste.

— Non, je veux dire, c'est triste qu'il soit mort.

— Mort? Vous êtes folle? Mademoiselle, sachez que le porto ne peut pas mourir. De tout ce qui existe en ce bas monde, le porto est ce qui se porte le mieux.

— Décidément, dit la dame, toujours songeuse, vous devriez aller vous coiffer, cela vous remettrait les idées en place.

— Dépêchons, dépêchons, intervient le jeune homme en claquant des doigts. Finissez votre thé. L'heure avance. Nous ne sommes pas payés pour le temps supplémentaire.

— Quelle heure est-il?

Je lui pose la question à tout hasard, dans le très faible espoir de m'accrocher à quelque chose de sensé.

— C'est l'heure de la répétition, dit-il, avançons, avançons.

Le petit homme sort un flacon de sa poche et boit une longue lampée à même le goulot.

— Vous le poivrot, vous devriez cesser de boire. Vous allez devenir sentimental et écœurant, comme toujours.

C'est encore le jeune homme qui parle ainsi. Décidément, il est autoritaire.

— Je m'en fous, de toute façon je n'ai plus d'idées, dit le petit vieux d'une voix nasillarde. À partir de maintenant, je suis muet. Débrouillez-vous! Si l'auteur ne daigne pas se montrer le bout du nez pour me donner du texte, vous n'avez qu'à me faire disparaître. Ha!

— Quel métier! soupire la dame en tripotant toujours une mèche de ses cheveux.

— Vous êtes des comédiens? leur demandé-je à brûle-pourpoint.

Et tous les trois de me répondre en chœur :

— Nous sommes des personnages, « petite pipistrelle, qui doucement venez nous frôler de votre aile! ».

— Eh bien, si vous êtes des personnages, vous vous trompez d'auteur. Vous êtes au pays des merveilles!

— Pas merveille, vermeil, ignorante demoiselle, vermeil, voilà la couleur sublime du porto, me dit le petit vieux, devenu rouge cramoisi.

Et il enchaîne en chantonnant :

— Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse...

Je suis sur le point de me mettre vraiment en colère quand, tout à coup, je vois le visage du portier s'approcher très près du mien. Au même moment, les projecteurs se rallument brutalement. Je peux distinguer presque un à un les poils gris et noirs de sa barbe sur sa joue mal rasée, les lignes fines qui rayonnent à l'angle de ses yeux où je perçois une lueur amusée. Il dégage une nette odeur de tabac. Il fume, me dis-je, et je ne sais pas pourquoi, ça me rassure. Quelque chose de familier, enfin !

— Monsieur Salinger désire vous rencontrer, me dit-il. Maintenant, c'est l'heure. Suivez-moi.

J'entends comme dans un brouillard le jeune homme exaspéré répéter : « Avançons, avançons », tandis que le petit vieux aviné poursuit sa chanson à tue-tête : « Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse... »



Je l'ai suivi. Nous avons monté un escalier, emprunté un corridor, lui toujours devant, marchant d'un pas rapide et décidé, il a ouvert une porte, m'a introduite dans une pièce, une bibliothèque. Deux fauteuils se faisaient face, très rapprochés, il m'a priée de m'asseoir. Je me suis assise. Il a allumé une lampe, la lumière feutrée a baigné toute la pièce d'une douce lueur. C'était chaud et rassurant. La pièce était tapissée de livres partout, une vague odeur de cigarette traînait, quelqu'un avait fumé ici récemment, il a approché de moi un cendrier. « Si vous voulez fumer », m'a-t-il dit, d'une voix douce et pénétrante, et comme j'allais lui poser une question... il est reparti. Je pourrais jurer qu'il a laissé traîner un sourire derrière lui, le sourire est resté dans la pièce. Une réflexion de madame Glass m'est revenue à la mémoire : « Walter, le seul de mes fils qui fut insouciant et joyeux, disait-

elle, celui chez qui le sarcasme avait disparu.» Walter, le héros absent de *l'Oncle déglingué au Connecticut*, c'est lui peut-être que je suis venue voir. J'ai pensé à mon oncle Jim. Il venait me chercher parfois à la sortie de l'école et je lui racontais en enfilade mes plus récentes histoires drôles. Il m'écoutait et il riait toujours.

Pendant que j'attendais, je regardai autour de moi et je vis, accrochée au mur, une gravure représentant deux petites filles joyeuses qui se tenaient par la taille en marchant sous la pluie. « Deux petites filles marchent sous la pluie. Pourquoi celle-ci n'est-elle pas mouillée ? » La phrase était écrite et soulignée en dessous à l'encre verte. Sacré Salinger ! me dis-je. Et subitement, une bouffée d'émotion me monta au cœur, une émotion si réelle, si intime, si profonde, comme je n'en avais pas éprouvée depuis... depuis mon enfance, à vrai dire. Pour la première fois depuis mon enfance, je n'étais plus seule. Quelque chose a cédé à ce moment. Tout a cédé. Il n'est resté que le sourire qui nimbait toute la pièce d'une présence infiniment heureuse. J'ai eu la certitude en même temps que ma visite n'avait plus d'objet. Qu'importe que je voie Salinger ou non, ce n'était pas lui que j'étais venue voir. C'est à ce moment-là, très précisément, que le téléphone a sonné. Je devinais que c'était pour moi. Je pris le récepteur, très calmement, et je dis : « Oui. » J'entendis la voix chaude et pénétrante me dire : « Écoute, sœurlette, ils sont tous la Grosse Dame. Les gens sur la terrasse en bas sont aussi la Grosse Dame, et tous leurs cousins, leurs légions de cousins. Tu ignorais cette saloperie de secret?... Et tu sais qui c'est, la grosse Dame ? » Je ne lui ai pas laissé le temps de terminer sa phrase. « Oui, Zooney, je sais », lui dis-je et je raccrochai le combiné.